

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 624 — SAMEDI, 18 AVRIL 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



1. Conflit entre les Derviches et les Egyptiens.—2. Sir Herbert Ketchener, chef des troupes anglaises, prenant conseil de ses guides.

LES ANGLAIS EN ÉGYPTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AVRIL 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*.—Le R.P. Amédée.—Nouvelle : Papa dort, par Clémence Malaurie.—Les plus longs cheveux du Monde.—Napoléon Ier intime, par Victor Laverrière.—Poésie : Récit d'un soldat français, par Rodolphe Brunet.—Sait-on aimer ? par Ludo.—Le printemps, par J. Saint-J.—Explosion de dynamite.—Le marquis di Rudini, premier ministre du cabinet italien.—Les Anglais en Egypte.—Les femmes qui grognent.—Les petites curiosités : Le gaz artificiel (avec gravure).—Un artiste de l'art dentaire.—Pour rire.—Jeux et récréations.—Choses et autres.—Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Les Anglais en Egypte : Conflit entre les Derviches et les Egyptiens ; Sir Herbert Kitchener, chef des troupes anglaises, prenant conseil de ses guides.—Portrait du R.P. Amédée, supérieur général des Frères de la Charité.—Mme Davis, qui a les plus longs cheveux du monde.—Portraits de MM. Houssaye et Rudini.—Explosion de dynamite à Johannesburg : Vue générale des ruines.—Au Transvaal : Voiture de poste attelée de mulets et de zèbres.—Gravures comiques.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

C'est la semaine prochaine que LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication de son nouveau feuilleton, appelé à un succès sans précédent auprès de ses lecteurs, parce qu'il va leur offrir de douces émotions et un intérêt grandissant aussi sans précédent dans la longue suite de si beaux romans que LE MONDE ILLUSTRÉ s'est toujours efforcé de choisir, pour la plus grande satisfaction de ses fidèles lecteurs. La dernière œuvre du fameux romancier français à la mode :

EN DETRESSE

PAR JULES MARY

A hautement contribué à établir sa réputation d'écrivain romantique sans rival à Paris. Telle est justement l'œuvre que LE MONDE ILLUSTRÉ va offrir en feuilleton à son public lecteur.



Il y a la goutte à boire
Là-bas,
Il y a la goutte à boire !...

Cela, c'est l'hymne du combat moderne, c'est le pean français, c'est la charge, le chant souverain de l'infanterie, la reine des batailles ! C'est le refrain trivial et ironique qui a fait le tour du monde en avant des baïonnètes, qui a retenti en Afrique, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, Tonkin,—en France aussi, hélas !—et qui tant de fois a mené nos fantasmes à la victoire et à la mort. Quand, rapide et furieux, il éclate au fort de la mêlée, cet air enivre les plus vaillants et entraîne les plus timides ; il fait un héros du dernier conscrit et un Cynégire de ce voltigeur de l'Alma qui, le bras brisé par une balle, empoigna son clairon de la main gauche et continua de sonner. Pendant la charge, il semble qu'au milieu des nuages de poudre passe, échevelée et terrible, les yeux pleins d'éclairs et la bouche emplie de hurras, la Bellone de Rude.

Les Spartiates attaquaient au son des flûtes et en chantant les vers de Tyrtée ; les Athéniens chargeaient l'ennemi au bruit des trompettes, en criant *Alalà* (l'hallali sauvage de nos chasses à courre), et en chantant l'hymne à Arès. Les légions romaines s'ébranlaient en poussant la grande exclamation : *Roma ! pro Patria !* puis les cris mille fois répétés : *Cominus ! cominus !* (de près !) se mêlaient aux fanfares des cors et des trompettes. Les grenadiers de la vieille garde marchaient avec les tambours, les fifres et la musique, et culbutaient Russes et Prussiens sur l'air :

On va leur percer le flanc,
Ran, ran, ran, tan, plan, tire lire,
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire !

La ligne, l'infanterie de marine, les zouaves donnent l'assaut aux cris de : En avant ! et dans les notes de la charge, vibrant dans les clairons et grondant dans les tambours, les soldats entendent le refrain :

Il y a la goutte à boire
Là-bas,
Il y a la goutte à boire !...

Si la valeur d'une œuvre se mesure à "son effet, quel septuor, quelle symphonie, quel opéra vaut donc les dix-sept mesures de la charge ?"

. Ces lignes que vous venez de lire sont bien inspirées, n'est-ce pas ? Elles sont d'Henry Houssaye, un écrivain patriote qui a entendu, compris et senti toute la force de la belle sonnerie française.

Eh bien, c'est cette sonnerie qui a causé la mort d'un de nos jeunes gens, Ludger Hould, de Trois-Rivières, caporal à la Légion étrangère, dont LE MONDE ILLUSTRÉ a publié le portrait la semaine dernière.

Elle en a fait mourir bien d'autres, la charge ; plus d'un brave tombera encore en l'entendant, la sonnerie du massacre, pour l'honneur du drapeau ; c'est chose de tous les jours de bataille que le rôle du soldat qui s'affaisse, foudroyé, mais je ne sais pourquoi la mort de ce caporal, de Ludger Hould, me fait une déchirure au cœur.

Il n'était pas Français, Hould ; les choses de France ne le regardaient nullement, ce brave enfant de Trois-Rivières, puisque Louis XV avait lâchement cédé la terre canadienne ; pourquoi donc a-t-il offert et donné sa vie à la France ?

Ah ! pourquoi ? Parce que si l'amant de la Pompadour pouvait bien abandonner ce qu'un poète de son temps, de beaucoup d'esprit et de très peu de cœur,

appelait dédaigneusement quelques arpents de neige, il lui était impossible de retirer de certains cœurs canadiens la semence immortelle de l'amour de la France.

Bercé sur les genoux d'une mère au cœur français, qui l'endormait en chantant des refrains de Normandie, élevé dans un centre qui a conservé la langue et les traditions d'une époque lointaine, mais toujours vivace, Ludger Hould, dès qu'il avait su lire, s'était passionné pour l'histoire de la patrie d'autrefois, et son cœur bondissait au récit des hauts faits des ancêtres de là-bas.

Les gigantesques chevauchées des fondations du pays de France, les luttes et les victoires de la vieille monarchie, la miraculeuse mission de Jeanne, les campagnes, les échecs, les succès des armes françaises, la grande épopée napoléonienne, tout, jusqu'aux jours grandioses ou sombres de cette dernière partie du siècle, lui était familier et plus d'une fois, avant de fermer le livre préféré, il s'était écrié que lui aussi serait soldat, un jour, soldat français.

Il était né le 9 janvier 1871, un jour de bataille, un des rares jours où la fortune sourit à la France pendant l'année terrible, le jour de la bataille de Villersexel et, vraiment, il semble que l'enfant en naissant ait entendu l'écho de la charge que l'on sonnait rageusement dans la plaine où sont tombés tant de braves.

Ses études terminées, que faire ?

La carrière militaire, au Canada, offre peu d'avenir, c'est toujours la même vie de garnison, à moins qu'un soulèvement des sauvages du Nord-Ouest ne procure un déplacement de quelques mois et peu de chances de se distinguer dans une guerre de prairies. Une autre porte est ouverte, à la vérité, celle du collège militaire de Kingston, mais les premiers numéros seulement peuvent obtenir une commission dans l'armée anglaise.

Hould avait vingt et un ans ; il était inutile de penser à Kingston.

Il commença son droit à l'Université Laval de Québec, en 1892, mais l'étude des lois n'allait guère à son tempérament fougueux.

Et puis, pourquoi ce code qu'on lui expliquait, était-il en grande partie la reproduction du code Napoléon ? Napoléon !

Et s'arrêtant, l'œil perdu dans la vague, il se disait que le plus grand capitaine des temps modernes avait fait autre chose que donner son nom à un code, il le voyait parcourant l'Europe, à la tête de généraux, d'officiers de soldats qui grognaient toujours et le suivaient quand même, partout, dans les sables brûlants d'Egypte, jusqu'aux plaines glacées de la Russie, élevant les armées, forçant les capitales et amenant les empereurs et les rois à ses pieds.

Ce Napoléon était le sien, le vrai, qui laissait bien dans l'ombre le Napoléon du Code !

Il jeta la toge et s'embarqua, un matin de mai 1892, pour l'Europe, après avoir embrassé ses parents. Il ne devait plus revenir !

Au mois d'août suivant, il s'engageait dans la Légion étrangère, premier pas pour devenir Français.

Devenir Français ! quelle ironie ! Mais Louis XV n'a-t-il pas signé le traité de 1763 !

Le voilà enfin soldat.

C'est un corps à part, que cette Légion étrangère, composée d'épaves de tous les pays, d'éléments divers venus de toutes les parties du globe, d'hommes dont on ignore souvent le passé et le nom, mais dans lequel on trouve aussi beaucoup de jeunes gens que le hasard a fait naître en dehors des frontières de France et qui veulent être Français quand même.

Hould était fort, vigoureux, instruit, intelligent, et se fit vite aimer de ses camarades. Sept mois après son arrivée au corps, il passait caporal et se promettait bien d'échanger bientôt ses galons de laine pour un galon d'or, mais, dans la Légion comme partout, il faut des vides pour les remplacer, et le meilleur moyen connu jusqu'à présent dans l'état militaire, pour en créer, c'est la guerre.

Pendant qu'on l'attendait de différents côtés, elle éclata à Madagascar, et une partie de la Légion fut appelée.

Hould s'embarqua le 15 mars 1895 et arriva à Mangua fin d'avril.

Vous connaissez cette campagne. Pas de batailles rangées, mais des combats incessants, la guerre de fossés, de rochers, de buissons où l'on voit rarement l'ennemi en face.

Entre deux engagements, le caporal Hould écrivait à Trois-Rivières, donnant des renseignements sur ce qui se passait, sur les malades qui augmentaient chaque jour, mais on avançait quand même, car fatigués, éreintés, fourbus, on ne sentait plus l'éreintement et la fatigue quand le clairon faisait entendre ses notes stridentes.

Il y a la goutte à boire
La-bas,

Il y a la goutte à boire !...

Et l'on grimpeait comme des chats sur les parois de la roche, on bondissait comme des tigres sur les peaux noires que l'on crevait avec délices, on criait, on hurlait dans toutes les langues...

Quels démons que ces légionnaires, au feu !

Hould en revenait toujours sans une égratignure ; ce n'était pas une balle qui devait le tuer.

La dernière lettre, écrite en août, était plus triste que les autres. On n'y sentait plus le même entrain, la même gaieté. Il disait même que s'il tombait malade ou blessé, il saurait mourir en bon catholique.

Tout cela, sans plus s'expliquer, et puis, on remarque dans cette lettre qu'en terminant par les mots "au revoir", il les avait biffés pour les remplacer par un seul, bien triste, bien lugubre : "Adieu."

Cependant, il semble n'avoir pas voulu laisser ses parents sous l'impression pénible de ce mot, car il ajoute : "J'espère vous écrire, avant un mois, d'Antananarive, la capitale."

Il ne s'y rendit pas. Quand sa lettre arriva à Trois-Rivières, il était mort, tombé à dix-huit lieues d'Antananarive, au camp de la Cascade, le 4 septembre 1895.

Il est tombé, terrassé par la fièvre, comme tant d'autres, sans avoir eu cette consolation suprême de voir le drapeau pour lequel il combattait, flotter sur le palais de la reine de Madagascar, en fuite et réduite à accepter les conditions de la France victorieuse.

Il est tombé, victime du devoir et de son immense amour pour la patrie de la grande Jeanne, dont les exploits le transportaient quand il les relisait au pays natal, au colège de Nicolet.

Et maintenant, qui sait où l'on a mis son pauvre corps où battait un cœur si vaillant ; sous quel mûrier a-t-on creusé la fosse où il repose sur le bord du chemin, où nul ne viendra prier pour le petit caporal que nous avons vu plein de force et de santé ? Où l'a-t-on couché, ce brave, dans cette île néfaste, dont le premier nom, — étrange rapprochement, — fut le même que celui du fleuve sur les rives duquel il était né, puisque Madagascar s'appela d'abord *Ile Saint-Laurent*.

O France si noblement aimée, garderas-tu le souvenir du pauvre enfant du Canada qui, jamais plus ne se réveillera aux échos de la Diane ?

. Les reporters ont du bon, ils nous tiennent au courant de ce qui se passe, des assassinats, des affaires politiques, parfois même des traits d'honnêteté, mais

L'exagération est leur moindre défaut.

Et je n'en veux pour preuve que l'étrange histoire colportée d'un bout à l'autre du pays, voire même chez nos voisins, les Yankees, qui ont pris grand soin d'y ajouter leur grain de sel, à propos de notre ami, M. G. Desjardins, greffier de l'Assemblée législative.

Un matin, le bruit courut dans la vieille capitale que M. Desjardins venait de tenter de se tuer ; deux heures plus tard, qu'il s'était coupé la gorge, et le soir qu'il était mort.

Et la nouvelle, s'en allant sur les fils télégraphiques, un journal américain annonça qu'il s'était coupé la tête, ni plus ni moins.

Or, voici ce qui arriva :

Le matin de l'accident — si toutefois on peut nommer accident une chose de si peu d'importance — les funé-

raillies du lieutenant-col. Amyot devaient avoir lieu, et son collègue, le lieutenant-col. Desjardins, quoique fortement grippé, voulut y assister malgré l'avis de son médecin. Il se leva très faible et, en se rasant, se fit une coupure si légère, qu'un morceau de taffetas de un demi-pouce suffit pour cacher l'égratignure. Il est vrai qu'une faiblesse survint et que l'on crut prudent de faire venir prêtre et médecin, mais voilà la chose dans toute sa simplicité.

Disons bien vite que cela se passait le premier avril, jour fécond en mensonges de tout genres, cependant le poisson-canard n'en est pas moins un peu lugubre. Et voilà comme on écrit l'histoire !

. Les poitrinaires vivent vieux en France.

Un des derniers survivants des soldats de Napoléon Ier, M. Baillot, est encore alerte et vigoureux malgré ses cent trois ans.

Le vieux brave a été réformé en 1815, comme étant phthisique au deuxième degré !

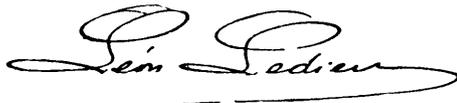
Il y a longtemps que les médecins qui l'ont examiné et ont prononcé leur verdict, reposent en paix au milieu de leurs autres victimes.

. Hourrah pour nous autres !

Le Parlement d'Ottawa a battu le record de longueur de séance de tous les parlements du monde.

Il a siégé six jours et cinq nuits sans interruption.

Ce que les sténographes ont dû s'amuser ! ! !



CARNET DU "MONDE ILLUSTRE"

Sa Grandeur Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, est arrivée à Ottawa la semaine dernière.

.

Dans notre prochain numéro, nous publierons une fort intéressante nouvelle canadienne, intitulée : "37-38," avec illustrations de Ed. J. Massicotte.

.

On prête à Mazzini cette parole prophétique : "Crispi sera le dernier ministre du dernier monarque." L'agitateur italien semble avoir vu juste dans les destinées de son pays.

.

Les législateurs de l'Ohio viennent de décréter par leur vote que les femmes n'auront plus droit de porter de gros chapeaux dans les théâtres. Le public découvert, qui aime à voir, s'en réjouira.

.

Un écrivain français de talents, M. Adolphe François, vient de publier, à la librairie Noblet, 13, rue Cujas, à Paris, 360 pages d'un volume fort original, sous le titre : *Les grands problèmes*. L'auteur enseigne les meilleurs moyens, à son sens, de rendre sa vie heureuse, par l'organisation des circonstances physiques et morales.

.

S'il faut en croire l'*Indépendant*, de Fall River, notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, sera célébrée avec grand éclat dans la ville de Providence, le 24 juin prochain. Ce sera une répétition de la brillante célébration de 1886, dans la même ville. Les sociétés nationales de la Nouvelle-Angleterre sont invitées à se mettre en communication avec celle de Providence.

.

Notre collaborateur, M. Régis Roy, d'Ottawa, vient de publier, chez les éditeurs Beauchemin et fils, de Montréal, une farce canadienne, en un acte : *On demande un acteur*, suivie du discours humoristique de Baptiste Tranchemontagne : *Qu'est-ce que la politique ?* C'est un bon travail, bien animé, assez bien couleur

locale et dont les amateurs tireront facilement profit pour organiser une jolie et drôlatique représentation.

.

Mardi soir, le 7 avril, des amateurs de la paroisse Sainte-Brigide donnaient une séance dramatique et musicale, sous le patronage de M. l'abbé Lonergan, curé, et au profit de l'école paroissiale, où se trouve la magnifique salle Sainte-Brigide, où la représentation avait lieu. L'assistance était nombreuse et choisie. La mise en scène du grand drame *Le Courrier de Lyon* a été superbe, et M. McGowan a déclamé avec tout son savoir-faire si apprécié.

.

Le Parlement fédéral, au moment où son terme d'office va expirer — 25 avril — vient encore de perdre un de ses membres. M. le lieutenant-colonel Amyot, député fédéral de Bellechasse, est décédé, presque subitement, lundi, le 30 mars dernier, des suites de la grippe. M. Amyot était avocat, journaliste et politicien de talent. Il laisse sa marque et de sincères regrets, dans notre communauté sociale.

Il n'avait que cinquante-trois ans.

.

Nous accusons réception du No 1 de *La Feuille d'Érable*, le nouveau magazine canadien-français, sociologique, littéraire et anecdotique, dont nous annonçons, il y a quinze jours, l'apparition prochaine. Elle répond absolument au bien que nous en attendions. A part une série de jolies vignettes, portraits et gravures de genre, une foule d'articles de variétés, études, chroniques, etc., qui rendent la publication des plus attrayantes. Des noms connus appuient la valeur de ce texte : nous avons relevé ceux de Mmes Françoise, Violette, Aimée Patrie ; MM. G. A. Dumont, Adj. Rivard, C. A. Daigle, Jules Saint-Elme, etc. Nous ne sommes pas surpris d'apprendre que la faveur publique sourit à cet intéressant recueil.

.

L'un de nos collaborateurs, M. Albert Ferland, vient de nous faire le gracieux cadeau d'une copie de son groupe des "Jeunes littérateurs canadiens" une œuvre artistique que l'on conservera comme un souvenir des nobles efforts des jeunes qui débent si courageusement aujourd'hui dans l'arène littéraire. Comme la plupart des littérateurs qui figurent dans ce groupe sont collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, nous avisons nos aimables lecteurs, que cela peut intéresser, à se procurer au plus tôt ce groupe des portraits de ceux dont ils ne connaissent que les écrits.

Sur l'envoi de vingt-cinq cents en timbres de poste adressés à M. Albert Ferland, 595, rue Sanguinet, Montréal, on recevra aussitôt une copie sur carton de luxe du groupe des "Jeunes littérateurs canadiens".

.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Eug. M.*, Bienville.— Vos envois reçus ; passeront aussi vite que possible.

Une Magdelaine, Comté l'Islet.—Essai insuffisant, pour cette fois, et de plus, manquant de nom responsable.

Karoli, Yamaska.—Entendu, mademoiselle, nous confessons quelque tort ; si cela peut les réparer, nous insérerons votre envoi nouveau, et le plus vite possible.

Ed. G., Montréal.—Nous ne pouvons publier cette poésie : et pour le fond et pour la forme, c'est trop jeune.

Aimée Patrie, Barre, Vt.—Bonne étude, et comme d'ordinaire, LE MONDE ILLUSTRÉ insérera avec plaisir.

J. V., Montréal. Bon article, mais il n'est pas unique, vous pensez bien, à cette époque-ci de l'année. Il aura son tour sous peu.

Ribon, Montréal.—Prenez garde, cher correspondant ; pour offrir de l'intérêt réel, cette petite discussion "en famille," sur un sujet si délicat, doit être bien digne et relevée. Au reste, vous aurez le temps de revoir votre article envoyé, car nous avons encore deux réponses à soumettre à nos lecteurs, contre votre attaque ; après quoi, vous aurez la réplique générale, en une fois, contre tout le monde.



FLORENT J. B. STOCKMANS EN RELIGION PÈRE AMÉDÉE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES FRÈRES DE LA CHARITÉ
(D'après une photographie Laprés & Lavrigne)

Le R.P. Amédée, supérieur-général des Frères de la Charité, aux soins desquels est confiée notre Ecole de Réforme, à Montréal, est récemment venu de Belgique visiter cette maison et les autres instituts de son ordre en Amérique.

Avant de repartir, il a voulu emporter un souvenir du pays et s'est fait photographier, chez MM. Laprés & Lavrigne, dans le joli paysage d'hiver que nous reproduisons.

Florent-Jean-Baptiste Stockmans, en religion Père Amédée, naquit en 1847, près d'Anvers (Belgique). Admis en 1863 dans l'institut des Frères de la Charité, il lui a rendu des services considérables pour son développement et son affermissement, à telle enseigne que la confiance de ses confrères le porta, dès 1876, alors qu'il n'avait que trente-deux ans à peine, au poste honorable de supérieur général de la communauté, où elle l'a maintenu sans relâche depuis lors.

Il a fondé plusieurs maisons de son institut dans les diverses parties du monde : En 1878, à Moll ; en 1879, à Ostende ; en 1881, à Londres ; la même année, à Manage ; en 1883, à Waterford ; en 1884, à la Longue-Pointe, près Montréal ; la même année à Détroit ; en 1887, à Salford, Angleterre ; en 1888, à Saint-Ferdinand d'Halifax. P.Q.

Le R.P. Amédée est chevalier de l'ordre illustre de Léopold II, roi des Belges.

La science de la vie est comme un salon superbe et resplendissant de lumière, où l'on ne parvient qu'en passant par une longue et affreuse cuisine.—CLAUDE BERNARD.

PAPA DORT !...

Deux blonds enfants jolis, près de leur mère assise, parlaient tout bas d'un air de mystère, jetant parfois leurs regards d'anges vers le lit aux rideaux fermés.

—Chut ! avait dit maman, pas de bruit, papa dort.

Et les chérubins s'étaient blottis contre elle comme pour mieux obéir. Petit Louis disait à Lucienne plus petite encore :

—Tais-toi. Papa dort.

Et la mignonne, se haussant sur ses petits pieds pour voir le lit, faisait un signe d'obéissance câline en répétant :

—Papa dort.

Louise, la mère, avait un demi-sourire attristé, et tout au fond de ses yeux humides on eût dit, —larmes refoulées,—la transparence d'un lac reflétant le ciel.

Une sorte de rauque ronflement lui fit tourner la tête et, anxieuse, elle écouta :

—J'ai soif, dit le père, qui s'éveilla.

Louise se leva et d'un geste de découragement ouvrit les rideaux.

—Donne-moi à boire. Quelle heure est-il ?

—Midi. Si tu te levais, mon Lucien, les enfants ont faim.

—Qu'ils mangent s'ils ont faim. Je t'ai dit vingt fois de ne pas m'attendre.

Et la tête du jeune homme retomba alourdie sur l'oreiller ; ses yeux se refermèrent.

—Je t'en prie lève-toi, supplia Louise.

D'un mouvement brutal Lucien mit ses jambes hors du lit, la tête glissa sur l'oreiller comme une chose morte ; enfin les yeux s'ouvrirent de nouveau.

Oh ! ces yeux, que Louise avait tant aimés ! Le regard en était vague, presque éteint, ils semblaient déborder des paupières rougies et légèrement gonflées...

La joie des enfants éclata comme un réveil d'oïseaux : la joie de pouvoir enfin parler tout haut, de voir papa réveillé, debout, quel bonheur !

—Bonjour papa,—tu as bien dormi, papa !

Et les blonds bébés s'accrochaient après lui. Louise souriait comme à un rayon d'espoir, et lui le père, qui d'abord avait eu comme un mouvement de surprise pénible, comme s'il avait oublié qu'il avait là près de lui deux enfants adorés, ouvrit démesurément ses yeux ternes où peu à peu une lueur flotta, les traits se détendirent, il attira à lui les chers petits et les embrassa tendrement.

Spontanément Louise s'avança aussi, et tous les quatre s'embrassèrent.

—N'est-ce pas qu'ils sont gentils, interrogea Louise, ses yeux plongeant dans les yeux de son mari, comme pour en mieux ranimer l'expression.

—Certainement qu'ils sont gentils, bien gentils.

—N'est-ce pas qu'il serait pénible de les voir souffrir ?

—Souffrir, qu'est-ce qui parle de les voir souffrir, heu... encore des idées à toi.

—C'est que... la Ciudad de Londres n'a pu me donner beaucoup de travail cette semaine, et je n'ai presque plus d'argent.

Lucien eut un brusque mouvement et d'instinct, il chercha dans ses poches, puis passa la main sur son front. Les idées lui vinrent plus nettes, il regarda les enfants et murmura :

—Brute que je suis. Puis, jetant un regard timide sur la charmante femme qu'était Louise, des larmes lui vinrent aux yeux.

Elle, émue, l'entoura de ses bras.

—Oh ! mon ami, dit-elle, pardonne-moi de t'avoir dit cela, je n'ai pas voulu te faire de la peine, mais... j'ai si peur ! Enfin, j'en ai encore un peu de ce maudit argent, nous pouvons aviser.

Et, passant son mouchoir sur les yeux de son mari :

—Va, rien n'est encore perdu, et... si tu voulais...

—Oh ! si je veux ! exclama Lucien, l'étreignant tendrement, mais comment se fait-il que je ne peux pas, que je suis devenu lâche à ce point, que le devoir le plus sacré, les plus saintes affections n'ont pas de pouvoir sur moi !

—Tu es trop bon, mon Lucien, pour que cela soit ; si tu savais comme je suis heureuse de t'entendre parler ainsi. Allons, déjeunons et tu pourras encore aller à ton atelier une demi-journée. Le patron sait que tu es quelque fois souffrant, et puis, s'il se montre par moments mécontent, il tient à toi à cause de ton véritable talent d'artiste. Avec un peu de courage, tu pourrais facilement, je t'assure, arriver à une situation.

—Que tu es bonne, toi que j'ai tant fait souffrir, souffrir au point que tu travailles pour moi, je le vois bien, et pour les petits, toi qui n'avais jamais tenu une aiguille ! toi, Parisienne dans l'âme, qui aimais tant ton Paris, tu l'as quitté, abandonnant nos charmantes relations pour ne pas m'abandonner dans ma disgrâce.

—Oh ! Lucien, comment aurais-je pu faire autrement, nous nous aimions tant, tu étais si bon et si malheureux, après le paiement de cette somme énorme dont tu avais répondu pour ton ami.

—Je n'avais pas le droit de le faire, et cela malgré tes sages avis...

—N'en parlons plus, nous pouvons tout réparer.

* * *

Ils battirent des mains, es chers petits, quand, le soir de ce jour, ils virent venir leur petit père exactement à l'heure du dîner.

Quelle bonne soirée ! comme ils s'en donnèrent à cœur joie de grimper après lui, de sauter sur ses genoux, de lui conter de jolies histoires : Petit Louis avait sauvé la vie à un petit chat que des grands garçons voulaient faire manger par des grands chiens, là, dans la cour.

Petite Lucienne lui avait donné du lait, au petit

chat, et l'avait couchée près de sa poupée. Enfin, on savait gré à Papa de cette soirée en famille et on le fêta comme un parent venu de loin.

Lui riait bêtement et semblait se demander si c'était bien à lui tout ce bonheur là. Il alla à son travail de bonne heure le lendemain, s'étant levé à la première parole de Louise.

Le soir, il s'attarda pourtant un peu, mais s'excusa, il n'avait pu refuser d'accompagner un ami qui partait pour un assez long voyage, c'était un si bon ami !

Il disait cela d'une parole indécise, sa langue lourde se refusant à l'articulation des mots, il embrassait Louise dont la jolie tête tomba tristement sur son épaule. Elle la releva pour le regarder suppliante, ne disant que ces seuls mots :

— Mon ami !...

Lui comprit, mais la brute avait repris possession de l'être, elle défendit ses prétentions.

— Eh ! bien quoi, fallait-il le laisser partir sans prendre quelque chose avec lui ; pouvais-je refuser son invitation ? Il y a des choses que les femmes ne comprennent pas.

Et voyant les yeux humides de Louise :

— Ma petite femme, tu n'es pas raisonnable, il faut savoir faire des concessions, je ne puis pas, vois-tu, tout d'un coup, rompre avec mes amis.

— Tu as raison, mon Lucien, mais vois-tu, j'ai si peur pour ta santé, les liqueurs qu'on prend dans ce pays la plupart du temps sont si frelatées ! Encore si elles étaient bonnes !

— Je t'assure, Louise, que je n'ai presque rien pris.

Et Louise détournait son visage, écoeuvée par l'odeur d'alcool qu'exhalait son mari...

A peine il put goûter le dîner, finement et amoureusement préparé par Louise, et le lendemain matin, les pauvres chers petits répétaient tout bas :

— Papa dort !...

* * *

Longtemps il y eut encore pour Louise des alternatives d'espoir et de découragement. Bien chers étaient les moments où elle pouvait, couvrant de baisers son cher Lucien, le rappeler à lui-même en lui répétant :

— Mon ami, tout peut encore se réparer.

En revanche bien pénibles étaient ceux où avec une tristesse et un accablement de plus en plus grands elle répétait aux enfants plus tristes eux aussi :

— Chut ! papa dort.

Mais l'alcoolique subissait la loi fatale qui condamne ceux qui n'ont su lui échapper ; mère et enfants en vinrent à ne plus se réjouir du réveil, puis à le redouter. L'être si bon, si aimé, devint injuste, coléreux, méchant.

Le pauvre cœur des chers petits se trouvait comme heurté, meurtri à quelque chose d'insensé qu'ils ne comprenaient pas : leur papa ! c'était pourtant bien leur papa ; et ils étaient affreusement touchés et ils pleuraient parfois.

Et puis, malgré le courage et l'activité de Louise, la gêne s'installa dans ce petit intérieur, pourtant si ordonné, si correct, où quelques bibelots, quelques tableaux, souvenirs des temps meilleurs, jetaient encore un reflet d'art sur l'ameublement disparate acheté provisoirement dès l'arrivée à Buenos-Aires.

Les enfants ne s'apercevaient pas encore de cette gêne, mais Louise pâlisait, et, quand le médecin, parfois appelé pour le père, entra dans la chambre, c'est elle qu'il regardait avec intérêt en lui disant :

— Il faudrait vous soigner, madame.

Enfin, Lucien avait complètement cessé d'aller à son travail, et les jours passaient de plus en plus tristes. Plus d'un tableau, plus d'un bibelot avait déserté sa place accoutumée ; Lucien d'abord en avait paru ému, puis après il se contentait de fixer machinalement la place vide, comme si les habitudes du corps survivaient en lui, à la pensée, au sentiment.

Un matin, le médecin déclara qu'il fallait le transporter à l'hôpital.

Louise, très affaiblie, eût presque une crise de nerfs, elle fondit en larmes et, se calmant soudain, elle déclara au docteur qu'elle ne voulait pas cela, qu'elle soignerait son mari jusqu'au dernier jour.

Pauvre femme ! songeait-elle que son sacrifice complet condamnait ses enfants à l'abandon ?

Ces petits êtres tant aimés furent confiés à une excellente voisine, qui en prit soin. Ils venaient, le plus souvent qu'ils pouvaient, embrasser leur petite mère, et ils s'en allaient, sans bruit, en disant :

— Papa dort !

Un jour, ils virent des cierges allumés, quelques personnes parlant bas, s'empressaient auprès de Louise, qui, les yeux fixement attachés sur Lucien rigidement étendu, restait sans pleurer.

Doucement les enfants s'approchèrent, et petit Louis sentant quelque chose de vaguement triste opprimer son cœur, se pencha vers petite Lucienne, et, l'entraînant par la main il lui dit encore cette fois : Papa dort, viens...

Hélas ! huit jours après, l'excellente voisine qui

Cet immense désespoir d'enfant était navrant et les assistants pleurèrent.

A quoi bon mentir pour consoler ces petits êtres qui avaient le courage de tant souffrir ! Ils se mirent à genoux et on les fit prier ; puis, vite épuisés, ils se laissèrent emmener par l'excellente voisine qui voulut se charger d'eux et les adopter.

Il l'aimèrent bien, surtout parce qu'elle leur parlait souvent de leur petite mère adorée et aussi de leur petit père dont ils avaient oublié les duretés des derniers temps.

C'est si bon un enfant !

Mais ils pleuraient souvent ; souvent encore, abandonnant tout-à-coup leurs jeux pour s'asseoir l'un près de l'autre, Lucienne appuyant sa petite tête sur Louis pour mieux pleurer.

Ils étaient heureux quand la bonne dame voulait bien les emmener au cimetière où dormaient Papa et Maman.

Un jour Lucienne y alla joyeuse et ne pleura pas.

— Vois-tu, dit-elle à la bonne voisine, en se relevant après sa prière, depuis que tu m'as dit que maman est au ciel et qu'elle me voit, je ne pleure plus : seulement je lui envoie des baisers comme cela... vois, comme cela...

CLÉMENCE MALAURIE.



MME H.-D. DAVIS, QUI A LES PLUS LONGS CHEVEUX DU MONDE

avait pris soin des petits, veillait au chevet de Louise malade, et bien souvent elle disait aux petits anges dont les jotes roses avaient pâli :

— Chut ! prenez garde, maman dort...

Ils s'en allaient bien tristes et plus d'une fois, la bonne dame les surprit pleurant dans un coin. Le jour fatal arriva où d'autres cierges s'allumèrent.

On voulut tromper les enfants, les éloigner en leur répétant : Maman dort. Mais ils avaient vu emporter le père, ils avaient entendu dire, sans trop comprendre : Papa est mort, — papa qui moralement était pour eux déjà mort, — alors une peur effroyable les saisit tous deux spontanément et petit Louis s'écria en sanglotant :

— Lucienne, Lucienne, maman dort aussi ! Il ne savait ce qu'il disait, le pauvre être, mais cette phrase exprimait le froid mortel qu'il éprouvait au cœur. Lucienne se jeta dans ses bras :

— Non, non je ne veux pas que maman dorme aussi, criait la mignonne, dans une crise de larmes. Son petit corps crispé s'attachait à son frère comme si elle l'eût pressenti son seul soutien dans l'avenir.

LES PLUS LONGS CHEVEUX DU MONDE

(Voir gravure)

Mme D.-J. Davis, de San-Francisco (Californie), est propriétaire de ce trésor sans rival : la plus riche toison qui soit au monde, des cheveux qui mesurent plus de six pieds de longueur.

Malgré qu'elle soit grande de cinq pieds et neuf pouces, quand ses cheveux ne sont pas roulés ils traînent de plus d'un pied sur le parquet. Leur longueur précise est de six pieds et huit pouces.

Cette particularité de haute taille et de longue chevelure est notable dans la famille de Mme Davis. Elle a trois sœurs plus grandes qu'elle, et une petite nièce de trois ans dont les cheveux sont déjà longs de vingt-et-un pouces.

NAPOLÉON Ier INTIME

La petite ville de Brienne en Champagne possédait un collège dirigé par les Minimes. En 1776, ce collège devint une succursale de l'Ecole militaire. Bonaparte y fut admis le 23 avril 1779. Il avait alors 10 ans. Le service religieux de cette école était fait par un Minime, le R.P. Charles, de Dôle. C'est lui qui donna à Bonaparte les leçons de catéchisme et lui fit faire sa Première Communion.

Quand plus tard Bonaparte, devenu simple lieutenant d'artillerie, était en garnison à Auxonne, il eut souvent occasion de se rendre à Dôle, et toutes les fois qu'il visitait cette ville, il ne manquait pas de rendre visite au R. P. Charles. Devenu premier consul, il lui fit accorder une pension de 1000 francs. Il lui écrivit alors, de sa main, en lui envoyant le brevet.

« Je n'ai jamais oublié que c'est à votre vertueux exemple et à vos sages leçons que je dois la haute fortune à laquelle je suis arrivé. Sans la religion, il n'est point de bonheur, point d'avenir possible. Je me recommande à vos prières. »

Quelque temps après, comme il traversait la ville de Dôle, pour se rendre en Italie, où il allait ouvrir une brillante campagne, il voulut revoir le R. P. Charles, et le fit appeler pendant qu'on changeait les chevaux de sa voiture. Le vieux prêtre fut touché jusqu'aux larmes de cette attention bienveillante, et au moment où Bonaparte reprenait sa route, il s'écria, d'une voix prophétique :

— Vale, prospere, procede et regna.

VICTOR LAVERRIÈRE,

RÉCIT D'UN SOLDAT FRANÇAIS

En l'an soixante-dix de ce siècle de guerre,
 En ces tristes jours où la France, notre mère,
 Sur ses enfants vaincus voyaient avec stupeur
 Les barbares Teutons exercer leur fureur,
 A mon poste j'étais, un soir, en sentinelle.
 Lutèce, resserrée en un cercle de fer,
 Dans sa morne prison souffrit tourments d'enfer ;
 Mais, cachant sa douleur, l'héroïque victime
 Gardait, malgré ses maux, un silence sublime.
 Le firmament semé de mille lampes d'or,
 Comme pour éclairer ce séjour de la mort,
 Dans l'espace versait de longs flots de lumière,
 Dont les pâles rayons fascinaient ma paupière.
 Volontiers j'eus livré mes membres au sommeil,
 Mais l'amour du devoir les tenait en éveil,
 En pensant au plaisir qu'éprouverait mon âme
 Si, sous mes coups tombait quelque Prussien infâme ;
 Je poursuivais ma garde. Un fusil à la main,
 Un sabre à mon côté, j'observais, quand soudain,
 Derrière moi, j'entends un bruit vague, sonore :
 Aussitôt retourné, j'écoute... écoute encore...
 Quelqu'un dans les buissons paraît avoir marché.
 Me glissant dans le lit d'un ruisseau desséché,
 Je franchis les remparts au risque de ma vie,
 Et, volant au péril où le sort me convie,
 Je m'avance sans peur, tout prêt à culbuter
 Le premier ennemi qui voudra se montrer.
 Quand, sur lui promenant un regard scrutateur,
 O spectacle navrant ! je vois avec terreur
 Son poignard, rouge encor du sang de ma patrie :
 Les mânes des héros, prodiges de leur vie,
 Qui sont morts pour la France au milieu des combats,
 M'ordonnent de venger, sans pardon, leur trépas ;
 Errant autour de moi, dans l'horreur des ténèbres,
 Ils assiègent mon cœur de leurs plaintes funèbres.
 Le devoir triomphant et vainqueur, à son tour,
 Pour un frère chrétien m'arrache mon amour :
 Je prends donc mon fusil d'une main défaillante,
 Je vise, tout tremblant, presse... en vain... la détente :
 Celle qui me retient se rit de mes efforts,
 Une froide sueur inonde tout mon corps ;
 La voix de ma patrie excite mon courage,
 Mais vains efforts ! Mes yeux se couvrent d'un nuage :
 Je tombe évanoui : mon arme m'a trompé,
 Et, sous l'œil de Marie, elle n'a pas frappé.
 Quelques instants après, revenant à moi-même,
 Je m'empresse de fuir, morne, livide, blême,
 Laissant mon ennemi plongé dans l'oraison ;
 Haletant, je cours, et non pas sans raison :
 Vingt Prussiens enragés étaient à ma poursuite.
 A leurs cris, pénétré d'une frayeur subite,
 Je redouble d'ardeur, volant comme l'oiseau
 Qui de son aile effleure une surface d'eau ;
 Une grêle de traits sillonne mon armure ;
 Mais j'arrive aux remparts sans aucune blessure,
 Et je crie au guerrier qui prie encor les cieux :
 Ta prière, ô chrétien, nous a sauvés tous deux !

JUVENIS.

Contrecoeur, avril 1896.

ARSÈNE HOUSSAYE

Il y a quelques jours, je passais, songeur, dans la grande allée du cimetière du Père Lachaise, et, en revenant avec un ami d'une promenade parmi les dédales des tombes, nous nous sommes arrêtés devant le tombeau d'Alfred de Musset, non loin de celui qu'Arsène Houssaye s'était destiné.

Aujourd'hui, j'ai encore devant moi tous ces tristes souvenirs, en regardant la longue enveloppe, bordée de noir, contenant une invitation aux funérailles d'Arsène Houssaye.

J'ai revu, au lendemain de sa mort, le grand salon où, il n'y a pas longtemps, j'admirais, avec lui, ses chefs-d'œuvres de l'art.

Il était couché à jamais, pour le dernier sommeil, dans le sombre décor qui entoure les partis pour l'au-delà, et j'ai pensé à toute sa joyeuse existence dorée, que ses livres charmeurs racontent ; je croyais le voir encore avec son chapeau vénitien, son grand manteau de patriarche et son sourire affectueux, escomptant l'avenir, me parlant du printemps prochain qui, hélas ! ne reviendra dire son éternelle chanson de renouveau que sur sa tombe.

Les oiseaux lui chanteront des romances d'amour, mais il ne les entendra plus.

* *

Il est mort, celui à qui le temps souriait. Tant de fois la Fortune s'était éprise de lui, tant de fois l'A-

mour l'avait caressé et tant de fois les bonheurs de l'existence lui avaient servi de marche-pied qu'Arsène Houssaye avait dû se demander si le siècle ne s'inclinerait pas sur sa tête. Mais la destinée qui lui jeta toutes ses roses les plus parfumées fut impuissante contre l'inévitable et triste sort, quitte à inscrire son nom dans la rayonnante page de l'immortalité.

Il vient de s'éteindre, et avec lui toute une époque joyeuse, mondaine, artistique et charmante disparaît des Champs-Élysées, de Paris, pour aller revivre, peut-être, dans les éternels Champs-Élysées.

Les plus belles couronnes funéraires viennent de lui être jetées par la plume du maître, Catulle Mendès. Je viens de lire cet hommage sincère rendu à l'incontestable gloire littéraire d'Arsène Houssaye.

Bien des nullités, des envieux de sa fortune, donnent, en ce moment, le coup de pied de l'âne au grand disparu, mais pouvait-il en être autrement dans un pays où toujours les moins adulés de leur vivant ont pourtant des statues méritées quelques années après leur mort ?



Photographie Dagron. Paris

ARSÈNE HOUSSAYE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Depuis longtemps j'admirais les œuvres si belles de l'illustre écrivain quand, au lendemain de la mort d'Alexandre Dumas, il écrivit un article vibrant sur l'ami que la mort emportait ; je ne pus m'empêcher de lui dire toute mon admiration.

Voici quelques extraits de son hommage à la mémoire de Dumas :

J'écris ces quelques pages dans l'émotion profonde de la mort d'Alexandre Dumas. Je perds un ami et la France perd un de ses derniers grands hommes.

Il ne devait vivre que de la passion moderne, sans trop de soucis des horizons du passé dans leurs grandes lignes mélancoliques, pareilles à ces nuées qui vont s'effaçant dans les pourpres du couchant. La vie, encore la vie, toujours la vie ; c'est le mot de son œuvre."

Et, après la citation de plusieurs lettres admirables d'Alexandre Dumas, il ajoutait : " Je ne veux pas dire toute la fierté que j'éprouve à relire les autographes de ce maître esprit et de ce maître cœur. Je les garde précieusement avec le même sentiment d'orgueil qu'éprouvaient autrefois les chevaliers quand le roi leur signait des parchemins. "

Cette phrase, je vous la redis, maître vénéré, en relisant votre dernière lettre où vous me disiez : " Vous semez des roses et des diamants sur mon chemin. On n'a jamais si vaillamment pressé la main d'un homme. Ma plume en est toute joyeuse, mais c'est mon cœur surtout qui est content. . . . "

Je la relis cette lettre, avec une respectueuse émotion, et je suis pareillement ému en regardant le grand portrait gravé qu'il me donna il y a deux mois, avec la trop flatteuse dédicace suivante :

A RODOLPHE BRUNET

Son ami,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Noble et bon vieillard, qui m'ouvris toute grande la porte de ton bel hôtel et celle encore plus belle de ton amitié, accepte ces quelques lignes à ta mémoire. Ce sont des violettes sur le mausolée de ton œuvre ; elles tomberont au premier coup de vent, mais toi qui aimes quand même toutes les fleurs passagères, tu les accueilleras avec encore ton toujours bienveillant sourire qui ne doit pas t'avoir quitté dans l'éternel sommeil, après une journée de quatre-vingt-deux années de vie heureuse.

Pourtant, je me trompe peut-être, car qui donc sourit à la Mort ?

Et, je me souviens qu'une fois, dans sa chambre, pendant qu'il promenait distraitemment les pincettes sur les bûches de son feu de cheminée, après avoir appris la mort de son ami le docteur Fauvel, il me dit tristement :

— Sa science ne l'a pas empêché de mourir ; c'est, hélas ! une impitoyable loi que celle-là. . .

Arsène Houssaye en a subi la cruelle étreinte. . .

* *

Personne ne résiste aux attirances de l'au-delà qui nous souffle, chacun à notre tour, sa mortelle haleine, mais il est une chose qui se rit de la mort et qui n'a point d'âge, c'est l'œuvre générale de l'homme et les pensées profondes et charmantes de son cœur.

Arsène Houssaye laisse des livres, peintures fidèles de son époque, et ces livres vivront.

Dans ce qu'il a immortellement tracé de sa main et avec son esprit, il est le maître du verbe et de l'idée : il lance, en souriant, des pensées sublimes et vibrantes de l'intimité du cœur.

Quand je lis un de ses livres, sans cesse je me plais à admirer la justesse et la poésie de son expression, l'harmonie de son style qui va chantant et dont les échos, charmeurs et charmants, m'émeuvent profondément.

Le temps a marqué l'heure de la fin de sa vie, mais toujours il oubliera l'œuvre du Maître parmi les roses de l'immortalité.

Les femmes et tous ceux qui pensent souvent par le cœur, les amoureux, aimeront à lire et à relire, durant les heures tristes ou heureuses, les pages où Arsène Houssaye a retracé les passions et les amours de Paris-Mondain.

L'illustre écrivain disparu avait une grande expérience du cœur humain dont il a buriné l'éternelle histoire dans ses livres pleins de sentiment et de réalité vivante.

* *

Emile Zola, dans son dernier adieu, au cimetière, disait hier : " Au milieu des plus hauts, Arsène Houssaye était resté debout, bien à part dans son originalité séductrice, tenant la place qu'il avait voulue ; et, si deux ou trois générations avaient passé, si tout s'était transformé autour de lui, il n'en demeurait pas moins une des expressions du génie français. . . . "

Si dans tous ses écrits, il a porté bien haut l'amour de la femme, il avait celui de Dieu au-dessus de tout, et comme les héros aimés de ses romans, il est mort en chrétien, en pressant sur ses lèvres un crucifix—symbole de sa religion.

Après avoir vécu sur terre avec les grands et les princes, il est parti pour l'éternité protégé par le sublime et incontestable roi de l'au-delà.

RODOLPHE BRUNET.

Paris, mars 1896.

Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme.—SOCRATE.

Donnez votre santé aux malades, vos forces aux faibles, vos yeux à l'aveugle, votre bras à l'infirme, votre main à l'enfant, vos lèvres à celui qui ignore ou qui se trompe, et votre sang à la patrie.—CHARLES SAINTE-FOI.

SI L'ON SAIT AIMER ?

A l'inconnu Ribon.

Si l'on sait aimer ? Mais, cher inconnu, votre question, toujours d'actualité (et peut-être plus de saison au temps de Pâques !) a certainement droit au gracieux article que vous lui consacrez, lequel, à son tour, mérite considération.

Ce n'est pas, bon ami, que je veuille empiéter sur votre terrain ni établir mes pénates dans un champ où votre esprit, colon infatigable et ingénieux défricheur, a jeté une première semence ; non. Simplement, je veux solliciter pour quelques minutes l'hospitalité sous votre toit, ou plutôt dans ce beau jardin du MONDE ILLUSTRÉ, où tant de fleurs grandissent pour nous enivrer en diffusant leurs parfums.

A deux, nous causerons : nous parlerons de l'amour, ce "petit dieu malin," cette idole qui trône sur tant d'autels.

En vous lisant, je crois deviner que votre cœur est resté incompris. Hélas ! cette blessure faite au mien est à peine cicatrisée :

" Car moi, j'ai longtemps cherché par le monde,
" Une âme à chérir, de la mienne sœur.
" Je pensais déjà : cette fleur divine
" Ne fleurit donc plus aux champs d'ici-bas ? "

Mais aujourd'hui

" Loin de la souffrance,
" Je chante à plein cœur
" L'hymne d'espérance
" Au rythme moqueur ! "

Pour cela, il a fallu que quelqu'un sût encore aimer, car nous nous aimons d'amour. Et certes, ce n'est pas une Graziella, du chantre de Milly, ce n'est pas la première amoureuse que j'aime d'avantage !

Elvire pouvait avoir du cœur, Lamartine avait certainement de l'âme, qu'il aurait peut-être mieux dépensée s'il eût su l'élever vers ces "hauteurs sérieuses où nos désirs n'ont plus de flux ni de reflux." Tous deux étaient de dignes amants, que n'eussent-ils été de nobles amoureux !

Mais une reproduction de Victor de Laprade fera mieux saisir et plus tôt comprendre ce que j'entends par l'amour véritable qui, seul, fait le bonheur réel :

" Plus haut dans le mépris des faux dieux qu'on adore,
" Plus haut dans les combats dont le ciel est l'enjeu,
" Plus haut dans vos amours ; montez, montez encore
" Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu ! "

Je vous laisse à penser, cher Ribon, mais, si vous le voulez bien, je vous dis : Au revoir.

Ludo.

LE PRINTEMPS

Depuis cinq longs mois, la nature semble plongée dans un lourd sommeil. La terre enveloppée de son vaste et blanc linceul subit les rigueurs d'une rude température ; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, sont recouverts d'un givre glacé ; les oiseaux ont quitté nos climats sévères pour une région plus clémente ; tout enfin nous parle de deuil et de tristesse.

Avril paraît, et avec lui, le chaud soleil qui va fondre la blanche enveloppe du globe terrestre, le doux zéphyr qui va réveiller de sa torpeur la nature endormie. Tout renaît sous l'influence de ces doux agents vivifiants ! A peine ont-ils fait disparaître le dernier vestige de la froide saison que déjà les arbres se sont couverts de bourgeons, et les champs ont repris leur verdure. Les oiseaux, ces hôtes des bois, reviennent alors nous faire entendre leur doux ramage sous la feuillée. La fidèle messagère de la belle saison commence gaiement à construire son nid sous le toit de nos habitations. Bientôt l'arbre fruitier se couvre de

boutons qui donneront naissance à un fruit délicieux et agréable.

Tous les êtres semblent renaître à une vie nouvelle. Les animaux, prisonniers depuis six longs mois, s'en vont allègrement prendre leurs ébats dans la vaste prairie ; les agneaux bondissent près de la brebis bêlante, heureux de pouvoir enfin gambader librement. L'abeille diligente butine tendrement les fleurs pour en tirer le suc qu'elle convertira si habilement en miel délicieux. Le léger papillon aux couleurs variées, folâtre d'un abrisseau à l'autre, sans s'y poser, tant il est joyeux du retour de la belle saison.

Quelle transformation ne s'est-elle pas alors accomplie chez l'homme lui-même ! Quel rayon d'espérance ne s'est-il pas glissé dans son cœur, au départ du dernier reste de l'hiver ! Alors, le laboureur retourne joyeusement tracer les sillons où il jettera une semence qui doit lui donner la subsistance de sa chère famille. Ses mains calleuses ne craignent pas le travail, quelque dur qu'il puisse être ; il sait quelle récompense couronnera ses sobres efforts. Aussi, quelle n'est pas sa joie, lorsqu'à la suite de ces nuits fraîches et bienfaisantes, il voit poindre les germes de ce grain qu'il a enfoui, confiant dans la divine Providence ! Rien ne le paie mieux de ses peines que le plaisir qu'il éprouve à contempler le fruit de ses rudes labeurs.

Il n'est pas jusqu'au vieillard, au convalescent qui ne sentent se ranimer en eux le reste de vie que l'hiver y avait laissé. Ils sortent de la triste maison qui les a retenus si longtemps captifs : leur joie est à son comble.

L'enfant, il ne sait trop comment jouer, car il craint de voir s'évanouir en un seul instant ce qu'il croit être un rêve. Oh ! c'est chez eux surtout que le printemps apporte la jouissance et la vie. Il est lui, l'enfant, l'adolescent au printemps de la vie, à cette époque où tout nous sourit et nous charme, où l'on croit ne jamais toucher à l'hiver de la vie, qui apporte ses frimas et ses regrets. Il est à cet âge où l'on boit si avidement à la coupe des plaisirs, sans se préoccuper de l'avenir.

Pourquoi ne dure-t-il pas toujours, ce printemps de la vie, exempt de déboires et de déceptions ? Pourquoi Dieu a-t-il voulu que l'on passât si tôt de l'âge d'espérance à la froide saison où l'on ne vit plus que de souvenirs ? Le Tout-Puissant a ses secrets qu'il ne nous est pas permis d'approfondir.

O doux printemps, qui apportes la vie et l'espérance dans nos cœurs, nous saluons ton arrivée avec joie ! Viens réchauffer ces âmes engourdies par les rigueurs de la saison qui s'enfuit !

Toi qui pares la nature de ses plus beaux atours, mets en moi une force nouvelle !... Mais, ne me quitte plus, car bientôt le cruel hiver s'apesantira sur mon existence tout entière ! Oh ! dure, dure toujours !...

J. St-J.

EXPLOSION DE DYNAMITE

(Voir gravure)

Il s'est produit, il y a quelques semaines, à Johannesburg, capitale du Transvaal, une formidable explosion de dynamite sur une des voies de garage, à la station de cette ville. C'est en voulant renvoyer cinq à six wagons chargés de dynamite et de détonateurs que, par une manœuvre maladroite, on a déterminé l'explosion.

On a senti les effets à plusieurs milles de distance ; au centre de la ville, un grand nombre de vitres ont été brisées en miettes. On crut d'abord à une légère explosion dans le voisinage, mais le nuage de poussière venant du Nord qui s'abattit sur Johannesburg en quelques secondes, fit comprendre que l'accident avait eu lieu dans un faubourg et qu'il avait été très grave. On se porta donc dans la direction d'où venait la poussière, on arriva à la gare de Johannesburg et l'on constata le désastre.

D'abord, à la place même où étaient les wagons se trouve maintenant une excavation d'environ 270 pieds de long, 80 pieds de large et 33 de profondeur ; les parois latérales sont presque verticales. Tout à l'entour, une couche épaisse de terre projetée. Les rails

ont été brisés : à l'extrémité ouest de l'excavation ils ont été recourbés et surplombent les bords de 12 à 15 pieds.

Toutes les habitations avoisinantes, dans un rayon d'un mille, sont absolument détruites. Les victimes sont en grand nombre, surtout des femmes et des enfants, les hommes étant au travail à cette heure-là. C'est un quartier pauvre, un faubourg où vivaient la population boër, des cochers, des gardiens de la paix et des marchands ambulants ; un peu plus loin, c'était le quartier des coolies, des Indous qui vendent en ville des fruits et des légumes. Leurs habitations étaient toutes de pauvres chaumières en briques légères ou en fer galvanisé. Rien de tout cela n'a résisté à l'explosion ; seules les fondations intactes indiquent le contour des maisons. Les grandes feuilles de fer se sont effondrées les unes sur les autres ; on dirait des châteaux de cartes renversés.

LE MARQUIS DI RUDINI

Le désastre des troupes italiennes en Afrique ayant précipité la chute de M. Crispi, un nouveau cabinet a été constitué après bien des tergiversations.

L'accord complet s'est fait dans une réunion tenue le 9 mars au soir, chez M. di Rudini, qui a été nommé président du Conseil et Ministre de l'intérieur.

Le marquis di Rudini est un grand propriétaire en Sicile ; il a déjà été deux fois président du Conseil, il fait partie de la droite.

Dans une entrevue qu'il avait eue, il y a quelques jours avec le roi, le nouveau ministre lui avait tenu un langage très ferme.



LE MARQUIS DI RUDINI

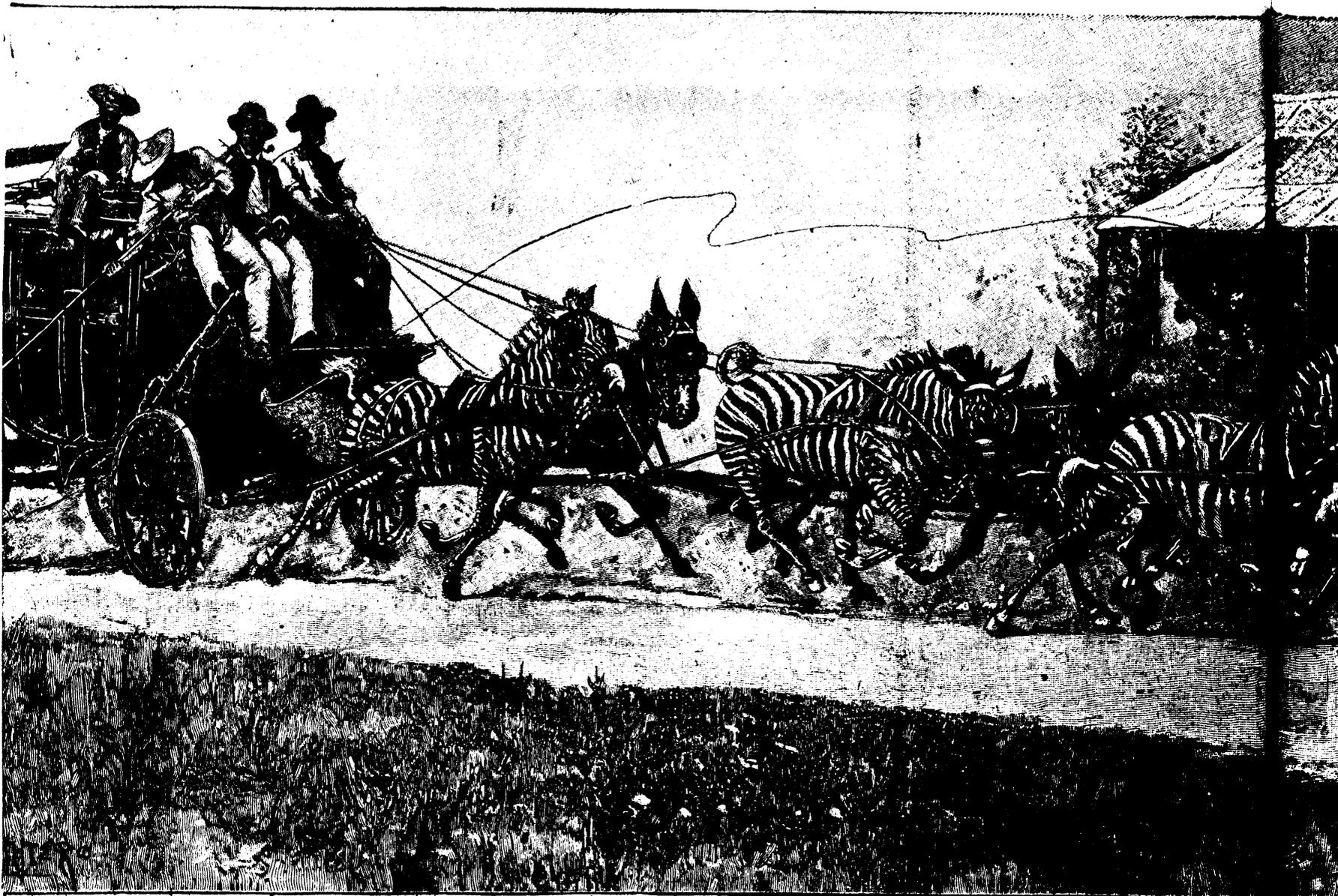
" Pour prendre une revanche sérieuse en Afrique, avait-il dit, sans avoir à craindre un insuccès, il faudrait dépenser un milliard et envoyer une armée de deux cent mille hommes. Non seulement la situation économique ne permet pas cet effort, mais le pays se trouverait exposé à un danger sérieux si des complications survenaient en Europe." M. di Rudini avait conclu en conseillant de se limiter à l'occupation de l'Erythrée et au triangle : Massouah, Asmara, Keren.

Aussi le cabinet Rudini est d'une nuance modérée, la gauche et l'extrême-gauche en étant exclues. Ces deux groupes lui donneront l'appui de leur grande majorité, afin surtout d'éviter le retour de M. Crispi lors des prochaines élections générales.

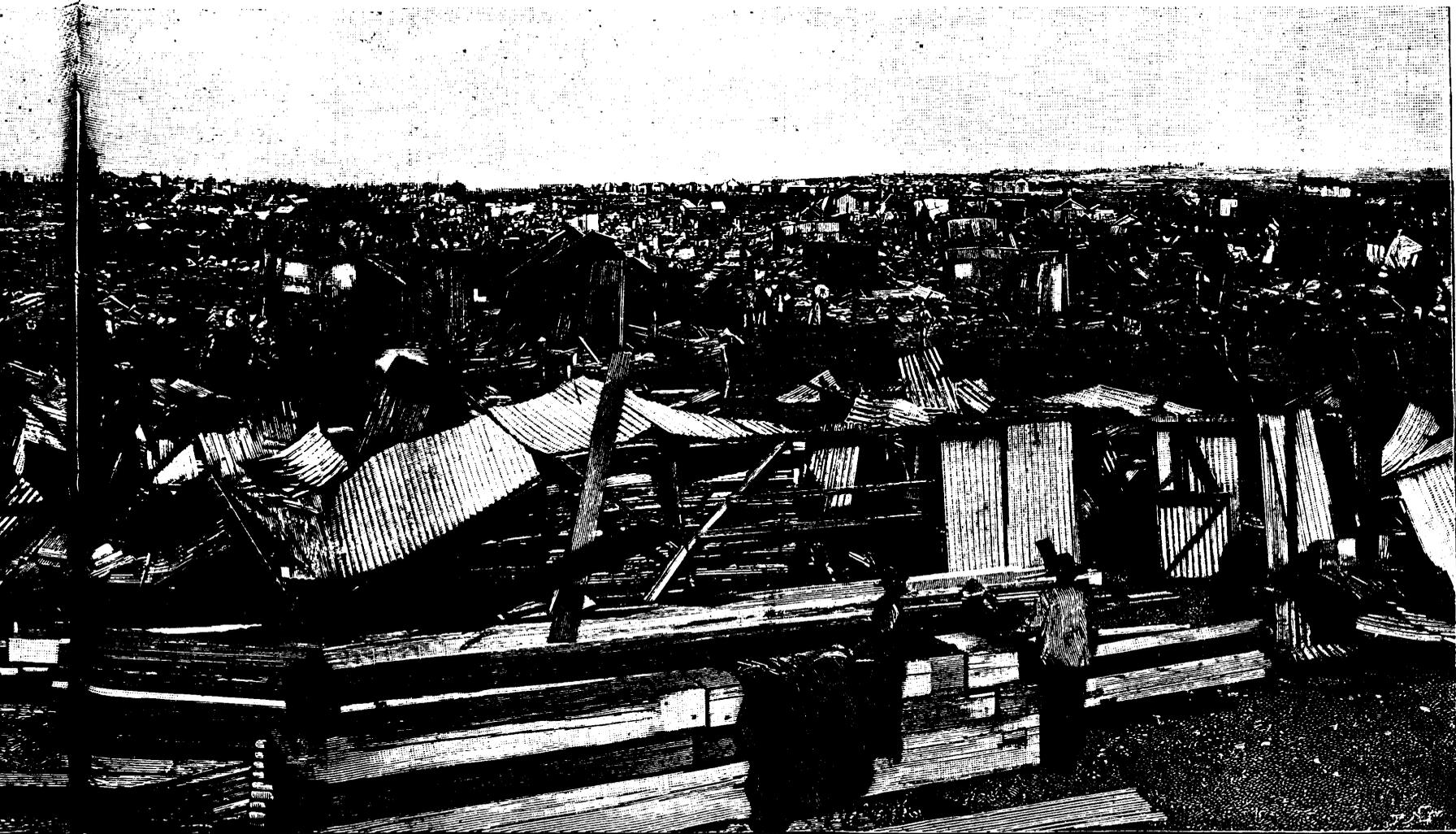
Les *Loisirs d'un homme du peuple* est un recueil de littérature qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques. Il traite tous les sujets et dans un style élevé et délicat. Aussi tous doivent se le procurer. Prix : 25 cents G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.



EXPLOSION DE DYNAMITE A JOHANNESBURG



AU TRANSVAAL.—VOITURE DE POSTE ATTELEE DE MULES



A JOHANNESBURG.—VUE GÉNÉRALE DES RUINES



E ATTE DE MULETS ET DE ZÈBRES.—Dessin de Richter

LES ANGLAIS EN ÉGYPTÉ

(Voir gravure)

Pendant que la diplomatie en est encore aux paroles, l'armée anglaise s'avance hardiment dans la vallée du haut Nil à la conquête du Soudan. La marche sur Dongola, soi-disant pour venir en aide aux Italiens, assiégés par les Derviches dans Kassala, qui en est à cinq cents kilomètres, est le prétexte tout trouvé pour retarder encore l'évacuation de l'Égypte à la Colonie du Cap. Il y a douze ans déjà, une expédition avait été envoyée au secours de Gordon-Pacha, enfermé dans Khartoum. Le mahdi, Mohammed-Ahmed, écrase et détruit toutes les armées lancées contre lui : le 13 novembre 1883, quinze mille hommes, sous les ordres du général Hicks-Pacha, sont anéantis ; Gordon-Pacha est assassiné le 28 novembre 1885. Seul, le docteur allemand Schnitzer, plus connu sous le surnom d'Émin-Pacha, lieutenant de Gordon, reste perdu dans les provinces équatoriales, avec quelque troupe, coupé de toute communication avec l'Europe. C'est alors qu'eut lieu la fameuse expédition de Stanley.

Renonçant à suivre la vallée du Nil, il choisit la véritable voie pour pénétrer au cœur de l'Afrique, c'est-à-dire la route du Congo, et, à travers les ténèbres de l'Afrique, parvient jusqu'à Emin, qu'il emmène, malgré lui, sur la côte orientale d'Afrique, avec sa petite troupe décimée. Cette traversée de l'Afrique, de l'ouest à l'est, fut une des plus belles expéditions de ce siècle, mais des plus meurtrières. Le Soudan était, néanmoins, perdu. Le mahdi, ou plutôt son successeur depuis 1885, Abdullah-El-Taïchi, s'était créé un vaste empire dans ces provinces abandonnées, et son armée comprendrait, au dire des Anglais, plus de 30.000 Arabes armés de fusils, 6.000 cavaliers, 6.400 soldats armés de lances, dont le quartier général est à Ouderman, en face de Khartoum, où se trouvent encore les émiris Yakul et Mulazeim, avec 21.000 fantassins et plus de 3.000 cavaliers. L'artillerie de l'armée des Derviches comprendrait 6 pièces Krupp de gros calibre, 3 mitrailleuses et plus de 100 canons Messing ; toutes troupes réparties à Rédiat, El Obeid, Berber, Adiarama et Dongola.

C'est cette partie abandonnée que les Anglais veulent reprendre. La marche sur Dongola s'effectue : l'armée égyptienne, comprenant 8.000 hommes (pour la plupart nègres du Soudan), est concentrée à Ouady-Halfa, sous le haut commandement de sir Herbert Kitchener, sirdar de l'armée égyptienne, assisté des colonels Rundle et Hunter. Le général sir Herbert-Horatio Kitchener est encore relativement jeune. Né en 1851, il était, à l'âge de vingt ans, officier de l'armée britannique et fit déjà, en cette qualité, la campagne du Soudan contre le mahdi et son successeur. Sa connaissance du théâtre de la guerre l'a fait nommer commandant en chef de l'expédition projetée.

La France ne peut se désintéresser de cette expédition, qui peut mettre en péril ses possessions du Haut-Oubanghi, si les Derviches, pourchassés, se réfugient sur ces territoires et déclarent la guerre sainte contre les étrangers.

LES FEMMES QUI GROGNENT

Il y a des gens qui n'aiment pas le monde ; il en est d'autres qui n'aiment pas les femmes. M. Auguste Strindberg est de ceux-là ; et, par delà les mers, il lui advient des émules en misogynie.

Le professeur Cyrus Edson vient de se livrer dans l'*American Review*, à un "éreinement" véhément de "celles qui grognent", des femmes acariâtres, querelleuses, qu'il considère, non sans apparence de raison, comme une des plaies de l'humanité ! La *Revue des Revues*, traduisant un passage de l'étude américaine, nous offre ce charmant tableautin de mœurs :

Voilà cet homme rentré chez lui, et sa femme commence à le quereller. S'il est physiquement vigoureux, s'il a l'esprit net et juste, il ne manquera pas de se révolter contre l'injustice des accusations de sa femme ; car c'est le propre des femmes querelleuses, d'exagérer énormément leurs griefs, même quand elles ne les inventent pas de toutes pièces.

La négligence, chez un homme, est certainement une chose contrariante, mais ce n'est pas un crime. Un flot continu de reproches, durant parfois deux ou trois heures, parce qu'il aura oublié de mettre une lettre à la poste, le portera à penser qu'il y a disproportion entre l'effet et la cause.

Si l'homme est bien portant, s'il n'est pas affligé d'un tempérament trop nerveux, qu'arrivera-t-il ? D'abord, que l'amour qu'il peut avoir éprouvé pour sa femme disparaît ; puis il en vient à la regarder comme quelque chose de fâcheux ; de là à s'en dégoûter, puis à la haïr positivement, il n'y a pas loin. S'il y a des enfants, le mari peut, pour eux, continuer à demeurer avec elle ; mais ce sera là une bien pitoyable maison pour l'éducation des enfants. L'homme se rend vite compte qu'il possède dans sa force physique un auxiliaire qu'il peut appeler à son aide. Il ne frappera pas encore sa femme, parce que les influences de l'éducation ont conservé leur empire sur lui ; peut-être vaudrait-il mieux pour elle qu'il la frappât, car la terreur physique d'une correction l'amènerait à se surveiller elle-même. Une pareille famille est un enfer sur la terre.

Celui-là ne frappe pas ; d'autres, pour ne pas frapper, prennent la fuite et se réfugient au cercle ou à la taverne. Là, ils jouent ou ils boivent, à moins qu'ils ne jouent en buvant. Mais M. Cyrus Edson, auprès de qui M. Strindberg passerait décidément pour "l'ami des femmes," cite encore un fait plus horrible :

"J'ai connu un cas dans lequel l'humeur querelleuse de la femme conduisait l'homme dans une maison de fous, où il mourut... Jusqu'au jour de sa mort, il adora son hourreau. Le plus grand chagrin qu'il éprouva dans sa cellule fut qu'on lui défendit de la voir, ses visites ayant été interdites parce qu'elle ne le voyait jamais sans le quereller et sans déterminer une attaque nouvelle de sa maladie. Eh bien ! cette femme, qui avait assassiné la raison de son mari, quémandait et recevait des démonstrations sympathiques. On la plaignait parce que son malheureux mari était fou. Je n'ai jamais pu la regarder sans éprouver à son aspect

un sentiment d'horreur que les mots ne sauraient rendre."

En vérité, cela est épouvantable. Pour montrer son impartialité, M. Edson nous doit une étude sur "ceux qui grognent" dans leur ménage, qui ne sont jamais contents de rien et rendent leur femme atrocement malheureuse. Il doit en exister, de ces hommes, en Amérique certainement, et—qui sait ?—en Europe.

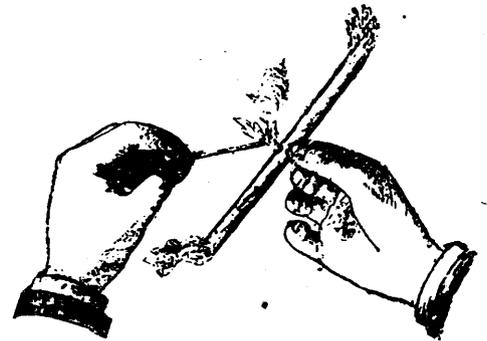
LES PETITES CURIOSITÉS

LE GAZ ARTIFICIEL

Prenez une feuille de papier d'une assez grande dimension, que vous roulerez autour d'une baguette ; enlevez cette dernière, et vous aurez ainsi constitué un tube en papier.

Vers le milieu du tube, percez un petit trou, sur une face seulement.

Allumez alors le rouleau de papier à ses deux extrémités, en ayant soin de le tenir légèrement incliné. Bientôt vous verrez de la fumée s'échapper par le trou



du milieu. Et si vous approchez une allumette enflammée, le gaz brûlera, sans que la flamme touche au papier.

Ce phénomène résulte de la combustion du papier, qui dégage de l'hydrogène carburé, lequel, n'ayant d'autre issue que le petite orifice latéral, se mêle à la fumée et vient s'enflammer à l'allumette que vous lui présentez.

C'est une expérience dans ce genre qui a été le point de départ de l'application du gaz d'éclairage.

PHILOGONE.

NOUVELLES A LA MAIN

Nos mendiants :

—Pauvre homme ! Vous n'avez plus qu'un œil ? Comment avez-vous perdu l'autre ?

—En cherchant de l'ouvrage, ma bonne dame.

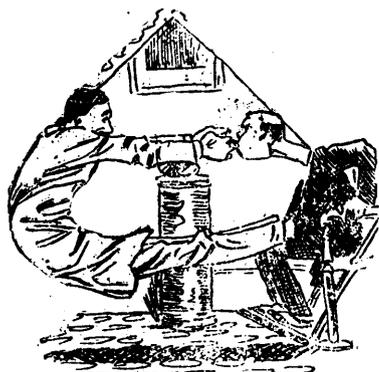
Dans un embarras de voitures, une femme se trouve à côté d'un gros bouledogue, attelé à une voiture à bras. Elle se recule avec des marques visibles de frayeur.

—N'ayez pas peur, lui dit le patron du chien... il ne mord que dans la chair fraîche !!!

UN ARTISTE DE L'ART DENTAIRE



Une bien mauvaise dent, monsieur. Personne n'a pu l'extraire. Voulez-vous essayer.



Un grand effort, et puis....



Un très grand, très grand effort !!



Vous avez de l'expérience, mon ami.—Je vais vous dire ; j'ai fait trois ans de marine, dans une équipe d'amateurs !!

FEUILLETON

MANQUANT

BONS RÉSULTATS

Le traitement des affections de la poitrine avec le *Baume Rhumal* a toujours donné les meilleurs résultats. Dans les cas très graves, il fait merveille ; c'est pourquoi les médecins le recommandent avec instance à leurs malades. 25 cents, en vente partout.

CHOSSES ET AUTRES

—Tout admirer est d'un sot ; n'admirer rien est d'une bête.

—La science démontre qu'il y a 600 espèces d'êtres organisés dans l'air que nous respirons.

—L'Angleterre importe \$120,000,000 valant d'œufs, de beurre et de fromage par année.

—Neuf établissements nouveaux pour la fabrication des conserves de saumon vont être fondés, à Vancouver, C. B.

—On fait erreur en disant que la baleine se nourrit d'une petite quantité d'animaux. Il a été trouvé plus de mille hareng et morues dans une.

—Les trains de chemins de fer traversant la frontière d'Italie sont remplis d'Italiens qui abandonnent leur pays pour se soustraire au service militaire en Afrique.

—La température est douce en France et la saison se présente bien. Les cultivateurs ont commencé leurs semailles d'orge et d'avoine.

UN DÉFI

Avec le dégel, les rhumes sont à l'ordre du jour. Avec un flacon de *Baume Rhumal* on défie le rhume le plus opiniâtre. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. Dans toutes les pharmacies. Seulement 25c la bouteille.

—Comment l'Europe se partage l'Afrique : l'Angleterre possède 2 millions de milles carrés en Afrique ; la France, 1 million de milles carrées ; le Portugal, 790,000 milles carrés ; enfin l'Allemagne, 550,000 milles carrés.

—La vie active et sobre, du travail, un peu de souffrance, un peu de froid, beaucoup de soleil, de la marche, des sueurs utiles, un lit dur, une nourriture sans recherche et sans excès : voilà les choses que l'âme peut et doit imposer au corps.

—La reine Amélie du Portugal vient d'être admise à la pratique de la médecine. C'est la première reine qui ait jamais subi des examens pour être admise à l'exercice d'une profession. Pour être souveraine d'un peuple, grand ou petit, on n'en est pas moins femme avide de... savoir !

—*The Gilhooly's Abroad* est la pièce sur l'affiche, cette semaine, au théâtre Royal. C'est une comédie farce la plus amusante possible, écrite par James Gorman, spécialement pour ses frères, John et George, comédiens de grands mérites. Nul doute que c'est le succès de la saison.

A TEMPS

Un mal soigné à temps est aux trois quarts guéri ; à condition toutefois que l'on prenne un remède sûr, prompt et efficace. Contre le rhume, la toux, la bronchite, la grippe, le *Baume Rhumal* qui résume les dernières découvertes médicales, est le remède par excellence. Tous les médecins les plus éminents le prescrivent. 25 cents la bouteille. En vente partout.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Sur un pied, mon Premier empêche de courir,
Un chien dans mon Second, en paix peut s'endormir,

Et mon Tout sur un toit, et toujours en façade,
Devient d'un édifice ornement et parade.

LOGOGRIPE

Sur mes six pieds, j'ai ce qu'il faut
Pour donner chaud
Par un froid implacable.
Sur un de moins, c'est moi qui fais
Sentir le frais
Quand la chaleur accable.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 623

Fantaisie homonymique. — L'allée et la venue ; L'allée et l'avenue.
Problème. — Le boiteux : \$4.00 ; La femme : \$12.00 ; L'aveugle : \$36.00.

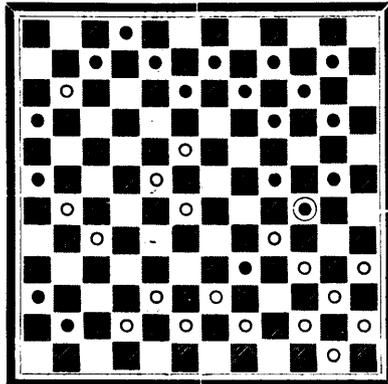
ONT DEVINÉ :

Mlle Schayer, Eugirdor Regnaeb, Lucien Hébert, Montréal ; Mlles Antoinette, Rosa et Hortense Demers, St-Sébastien ; Mlle Alma Lauzon, Anatole et Yvonne, Bélisiana, Henryville ; Mlle Anna Blondeau, Québec.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 185

Composé par C. E. St-Maurice, Montréal
Noirs—18 pièces



Blancs—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 183

Blancs		Noirs	
28	22	29	42
44	37	43	32
45	39	46	63
27	25	14	66
25	16	17	67
63	58	52	50
62	56	50	61
54	48	42	53
65	60	gagnent.	

A CORRIGER

Dans la biographie du jeune Saint-Maurice, il s'est glissé une erreur que nous tenons à corriger. Au lieu de : "vingt-cinq problèmes", il faut lire : "cent vingt-cinq problèmes".

Voici les solutions des problèmes d'échecs et de dames qui ont parus dans le No 621, page 758 :

Blancs		Noirs	
1 D 2 CR.		1 ?	
2 Mat selon le coup des Noirs.			
No 2			
1 D 4 FR		1 ?	
2 Mat selon le coup des Noirs.			
No 3			
Blancs		Noirs	
18	15	11	18
26	22	18	25
19	16	12	26
14	10	5	14
10	17	13	22
27	31	gagnent.	
No 4			
28	23	35	49
23	19	14	12
22	18	12	23

27	21	26	17
50	44	49	29
38	33	25	28
33	33	gagnent.	
No 5			
40	34	33	20
51	62	37	26
34	27	21	34
41	35	28	52
39	28	52	50
62	69	23	34
49	40	50	37
43	12	18	5
30	24	11	30
69	43	30	69
61	56	69	49
43	54	gagnent.	

**PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER**

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer
Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

LE PASSE-TEMPS

EST LE MEILLEUR journal de musique du Canada. DONNE HUIT PAGES de musique et huit pages de texte aux fois par mois. PUBLIE LES PORTRAITS des célébrités artistiques canadiennes et étrangères. DONNE UNE PAGE de mode à chaque numéro et des articles sur la musique, le théâtre, les mondainetés, etc. PRIMES Le PASSE-TEMPS offre à ses abonnés qui paient un an ou six mois d'avance DIX ou CINQ chansons, à choisir dans une liste de cinquante morceaux. Abonnement : 1 an, \$1.50 ; 6 mois, 75c. ; le numéro, 5c. Adresse : LE PASSE-TEMPS, tiroir 2169, B. de P., Montréal.

PAPIER FAYARD & BLAYN
GUÉRIT RHUME Irritat de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismes, Blessures, Plaies
Etopique ocul. contre CORIS, GILS-de-PERDREIL—1 f. t. Pharmacie

ANNONCE IMPORTANTE DE John Murphy & Cie

Vous avez sans doute besoin d'une ou plusieurs

JOLIES ROBES ET MATINEES

Ne manquez pas de faire l'inspection de notre assortiment. Nous n'exposons rien autre chose que les plus élégants produits de la saison. Notre dernier arrivage mérite votre attention spéciale.

Etoffes à Robes Noires,
Etoffes à Robes de Couleur,
Soies Noires unies et brochées,
Mousselines, Plissés, Batistes et Soies de Fantaisie. Etc.

John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3333

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

LA série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :
Paris (France), 5, rue de la Bourse.
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
Boston (Mass.), Carter Buildings.
Toronto (Ont.), 26, King street East.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaque d'Epilepsie, mal caduc,
Hysterie, Danse de St. Vite,
Maladies Nerveuses, Hypo-
condrie, Melancolie, Ine-
briete, Insomnie, Etour-
dissement, Debilité du
cerveau et de la mo-
elle epiniere, &c.

Cette médecine agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Elle est parfaitement inoffensive et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Fauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL

Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE

Nouveau Parfum extra-fin.

PARIS 29, Bd des Italiens

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

24495

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 9867.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Seul agent du *Petit Journal* et autres journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente. Ntous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Spéciaux pour marchands.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéi-commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débetures et autres valeurs désirables.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 4 avril 1896

53,179

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques MONTREAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

.....LE.....

Plus Grand Magasin DE MONTREAL

Les Commentaires sont inutiles

LA VALEUR ATTIRE LA FOULE

Des annonces exagérées sont impuissantes contre la valeur véritable. Le public le découvrira bientôt.

A propos de Chemises Blanches pour Messieurs

Les Messieurs qui portent les chemises de la Cie de S. Carsley, Limitée disent qu'elles vont bien, durent bien et sont une valeur capitale. Chemises blanches à 29c, 45c, 60c, 75c, \$1, \$1.25 et \$1.50. La qualité à \$1.00 se vend très bien ce printemps.

GILETS ET COLLERETTES GILETS ET COLLERETTES

DES MILIERS DES MILIERS

De collerettes et gilets de printemps pour dames, justement reçus.

POUR LA VALEUR POUR LA VALEUR

LISEZ LES PRIX LISEZ LES PRIX

Magnifiques gilets en serge noire pour dames, les plus récents, \$2.95 à \$10.25. Collerettes élégantes, en drap noir pour dames, longueurs élégantes, \$1.60 à \$19.99.

Paletots unis et décorés en drap noir pour dames, toutes les principales nuances, \$2.25 à \$21.50.

Collerettes toutes nouvelles nuances, drap couleur, pour dames, 95c à \$21.50.

Collerettes en velours noir pour dames \$3.65.

Collerettes en riche velours noir, garnies de rubans, jais et dentelle, pour dames, \$4.25 à \$25.00.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nouveaux articles qui se lavent

Les combinaisons de couleur dans les marchandises qui se lavent pour cette saison, sont frappantes et de parfait bon goût. Les dessins sont beaux et admirés de tous.

Les nouveaux Satins de Dresde

Sont de couleurs si belles que l'on est réellement porté à croire qu'elles sont de merveilleuses peintures, seulement 24c la verge.

Crépon plissé de Dresde, dans de riches nuances, 24c la verge.

Zéphyrus "Chêne" de Dresde, dans les nuances les plus riches et un grand choix de dessins, 32c à 45c la verge.

Draps plumetés de Dresde, dans une grande variété de couleurs nouvelles, 3c la verge.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Les Imperméables Heptonette

Justement reçu deux caisses des imperméables Heptonette si avantageusement connus des dames, dans les nuances bleu-marin ou noirs, dernière mode. Prix spécial \$5.10.

THE S. CARSLY CO. (Limited)

1765 à 1783, Notre-Dame